

TEXTYLES

Textyles

Revue des lettres belges de langue française

1-4 | 1997

Maurice Maeterlinck, Jean Louvet, Marie Gevers, Jean Ray : Lectures

Marie Gevers et Max Elskamp : de la rue Saint-Paul aux arbres de Missembourg

Anne Janmart



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/textyles/1670>

DOI : 10.4000/textyles.1670

ISSN : 2295-2667

Éditeur

Le Cri

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1997

Pagination : 137-143

ISBN : 2-87277-009-7

ISSN : 0776-0116

Référence électronique

Anne Janmart, « Marie Gevers et Max Elskamp : de la rue Saint-Paul aux arbres de Missembourg », *Textyles* [En ligne], 1-4 | 1997, mis en ligne le 04 octobre 2012, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/textyles/1670> ; DOI : 10.4000/textyles.1670

Tous droits réservés

MARIE GEVERS ET MAX ELSKAMP :
DE LA RUE SAINT-PAUL AUX ARBRES DE MISSEMBOURG

Anne JANMART

DE NOMBREUSES AMITIÉS jalonnent la vie de Marie Gevers. Entre toutes, celle de Max Elskamp exerça une influence considérable sur la personnalité de la jeune femme qui n'était à l'époque qu'au seuil d'une carrière littéraire.

Verhaeren avait été le premier, cependant, à s'intéresser aux dons poétiques de la jeune Marie. Avec sa nature chaleureuse et vivifiante, il l'avait aidée dans sa façon de travailler, insistant sur l'authenticité – conseil qu'elle ne manquera pas de communiquer à d'autres –, soulignant les vers qu'il jugeait bons mais lui laissant le soin d'interpréter son choix. Plusieurs poèmes avaient paru, grâce à son appui, dans diverses revues¹. Mais le lyrisme flamboyant des poèmes de Verhaeren et la fougue de son engagement politique ne répondent pas entièrement au tempérament de Marie Gevers. Adolescente encore, celle-ci avait été éblouie par la lecture des *Serres chaudes* de Maeterlinck : c'est qu'elle y avait trouvé, au-delà du symbolisme, comme un écho à son être profond ; à la même époque (1895-1900), elle sera touchée par les *Six Chansons de pauvre homme* d'Elskamp et il n'est pas étonnant qu'elle se soit ensuite rapprochée de ce dernier, dont les vers cristallins étaient plus proches de sa sensibilité que ceux de Verhaeren.

En 1916, Max Elskamp est âgé de 55 ans. La publication de la première partie de son œuvre (1892-1901) est loin déjà, et l'homme a traversé de profondes crises morales, à la recherche du sens de la vie. Fin novembre, bouleversées par la mort de Verhaeren, Marie Gevers et sa belle-sœur Rite – la nièce du poète de Saint-Amand, avec laquelle, de nombreuses fois, elle s'était rendue à Saint-Cloud –, font à Elskamp une première visite. Après avoir parlé avec une ferveur contenue de l'ami disparu, celui-ci s'intéresse aux poèmes de Marie, et particulièrement au recueil qu'elle avait terminé en juillet 1914 et dont Verhaeren avait alors encouragé la publication. En typographe, graveur, xylographe accompli, Elskamp s'inquiète du sort du

¹ « Carillon de joie », « Le Verger » et « Chanson » parurent les premiers, dans la revue *Durendal* (Bruxelles, février 1907), dont le directeur, Firmin Van den Bosch, appréciait Verhaeren et le symbolisme. En attendant la publication de *Missembourg*, c'est surtout dans la revue *Florilège* (Anvers) que seront publiés par la suite les poèmes de Marie Gevers, dont cinq auront les honneurs du *Mercur de France* (16 avril 1913), sollicité par Verhaeren.

recueil. Il en remet le texte à l'imprimeur anversois Buschmann, et lui confie un de ses bois – un arbre où pousse une feuille en forme de petit cœur –, pour en illustrer la couverture. Pour éviter la censure allemande, *Missembourg* est antidaté (1914) ¹.

C'est ainsi que la « chère Mitteke » de Verhaeren entre dans l'amitié généreuse d'Elskamp. Elle restera une visiteuse assidue du bel hôtel particulier du Boulevard Léopold à Anvers, où le poète vit en solitaire. Cependant la nuit envahit de plus en plus la raison d'Elskamp, et la dernière carte qu'il envoie à Marie est datée du 17 mars 1924. Pendant ces huit années d'amitié, Marie Gevers côtoie une sensibilité qui lui est familière ; le poète devient pour sa cadette un véritable maître à penser, celui qui révèle, celui qui apprend non seulement à regarder l'objet, mais à en préserver la part de mystère. Jamais elle n'oubliera sa recommandation principale : pas de rêverie stérile ².

Superstitions et légendes

À l'époque des premières rencontres, Elskamp est plongé dans l'étude des notes de folklore. L'essai qu'il prépare depuis longtemps, *Les Commentaires et l'idéographie du jeu de Loto dans les Flandres* ³, est presque achevé, et il paraîtra comme *Missembourg* en 1917. Au fur et à mesure qu'il en parle à Marie, celle-ci sent affluer en elle les souvenirs d'enfance ; engrangés pêle-mêle, ils émergent par fragments : berceuses et comptines des servantes flamandes, dictons et proverbes des jardiniers, légendes des fermières de son village ou du Rupel, que lui racontait sa mère et que celle-ci tenait elle-même de sa vieille bonne illettrée qui était déjà adulte lorsque tonnait le canon de Waterloo. Tout semble venir du fond des âges... D'auditrice, Marie devient une informatrice scrupuleuse ; c'est elle qui découvre au cours de ses recherches que « chacun des 90 numéros du loto avait en flamand un commentaire rimé », et bien d'autres trouvailles feront que la partie assonancée des *Commentaires* et du *Glossaire* lui doit beaucoup ⁴.

À l'écoute d'Elskamp qui étudie les sciences occultes, et notamment un *Traité de démonologie* découvert dans la bibliothèque de son grand-père, l'intérêt de Marie s'exerce à l'endroit de tout ce qui est peurs ancestrales, croyances, formules d'incantation rituelles et traditions anciennes. Elskamp constate : « La difficulté aujourd'hui est de trouver de vrais illettrés » ⁵ ;

¹ Voir M. GEVERS, « Souvenirs sur Max Elskamp », dans *B.A.R.L.L.F.*, 1967. Voir aussi : *Ex libris Max Elskamp*, catalogue établi par Pascal DE SAEDELEER pour l'exposition de la librairie Simonson, 1985, n° 183.

² « Jamais de vague à l'âme, on est perdu », cité par C. SKENAZI, *Marie Gevers et la nature*. Bruxelles, Palais des Académies, 1983, p. 51.

³ Anvers, Tavernier, 1917 (antidaté 1914).

⁴ Voir : P. DE SAEDELEER, *op. cit.*, n° 32 / 2.

⁵ *Ibid.*

Marie en connaît, mais les confidences ne s'expriment pas aisément, même avec elle si sociable de nature. Grâce à sa patience et sa persévérance, elle rassemblera pourtant, année après année, une matière abondante dont elle fera usage dans ses œuvres futures.

Chez Elskamp, elle a aussi pu étudier les objets les plus insolites de la vie populaire. Plus tard, les reconnaissant dans les vitrines du Musée du Folklore d'Anvers, dont Elskamp était un des fondateurs et auquel il les avait légués, elle écrit : « Ce que nous retrouvons là c'est nous-mêmes. C'est le fond de notre cœur, tout ce subconscient qui nous régit aux heures graves ou heureuses de la vie, en ces moments où la raison et l'instruction perdent leurs droits »¹.

Tout ce qu'Elskamp lui a fait remarquer au sujet des illettrés, leur bon sens et leur esprit de déduction très clair, Marie Gevers n'a pas de peine à le discerner aussi chez les paysans dont la sagesse ne doit rien à la moindre connaissance théorique ou livresque ; l'expérience, transmise oralement de génération en génération, et les observations personnelles répétées saison après saison leur sont une raison suffisante. Elle le conçoit d'autant mieux que pareille approche de la réalité rejoint sa propre façon de penser : la vie de son jardin lui en apprend bien plus que les livres scientifiques, et elle préfère à la lecture des ouvrages savants et abstraits celle du vieil *Almanach* où son père consignait jour après jour ses remarques, ainsi que celle des légendes florales et végétales, tel le *De Flora Magica*, d'Isidore Teirlinck.

L'art et le regard intérieur

L'émerveillement devant la nature, elle le connaît depuis l'enfance. Elskamp lui donnera d'autres motifs d'admiration : esthète fortuné et grand collectionneur, il la familiarise avec les chefs-d'œuvre façonnés par la main de l'homme, ces objets qui révèlent autant d'aventures de la vie intérieure et qui sont autant de matérialisations de longues initiations à l'indicible. Il lui montre ses très anciens cadrans solaires, les astrolabes, les sphères armillaires, les sabliers et les sextants qu'il lèguera plus tard, en souvenir de sa mère, au Musée de la Vie Wallonne à Liège. Dans sa demeure, il est entouré d'objets d'art. « J'ai chez moi quelques bois intéressants, une petite Circoncision entre autres, à la marque d'Anvers ; [...] le fer de brûlure est très différent quant à la forme de la main (très ronde) de ceux que je connais [...] ainsi qu'une très belle Mise au tombeau et une admirable Piéta et quelques autres bois encore »². Certains de ses poèmes évoquent d'ailleurs des œuvres d'art qui lui étaient précieuses, tant pour leur beauté,

¹ Cité par C. SKENAZI, *op. cit.*, p. 182.

² Dans R. GUIETTE, « Correspondance de Max Elskamp et de Jean de Boschère », dans *B.A.R.L.L.F.*, 1963.

comme « un plat de Delft / Accroché au mur »¹, que pour leur valeur spirituelle, comme ce Bouddha :

*O Toi Maître qui dis
Que rien ne meurt ne naît
Et que c'est lors transi
Qu'on vit d'éternité...².*

Sa curiosité artistique, qui l'avait lié par l'amitié ou l'admiration à nombre de ses contemporains comme Ensor, Khnopff ou Van de Velde, Elskamp la transmettra à Marie Gevers ; c'est en connaisseur éclairé qu'il l'initie aux magnifiques primitifs flamands du Musée d'Anvers, comme lui-même y avait été sensibilisé par son père. En communion avec le poète des *Enluminures*, Marie découvre une peinture dont les formes et les couleurs allaient s'épanouir en elle. Elskamp lui en fait découvrir le mysticisme, et c'est dans le prolongement de cette initiation que, plus tard, analysant les fleurs de l'*Agneau mystique*, elle aperçoit, au-delà de la lumière printanière baignant les prairies, le rayonnement de la lumière spirituelle. Dans ces tableaux du XV^e siècle, elle retrouve l'univers du premier cycle de la poésie d'Elskamp, ces poèmes où il avait fait de sa ville un gros bourg commerçant comme on en aperçoit à l'arrière-plan des tableaux, où les cloches scandent la prière comme le travail des hommes, où sont posés des Madones, des ailes et des anges avec, au loin, le fleuve, ses voiliers et ses marins.

Les errances sans fin d'Elskamp autour de la rue qui l'a vu naître, où « le fleuve est au bout... »³, lui ont apporté le message des Vierges au coin des ruelles comme une manifestation de la vie spirituelle, en dehors de toute doctrine et de tout dogme. Communiqué à Marie, ce sentiment continuera d'imprégner cette dernière, pour qui « la lumière morale est née à Bethléem »⁴. Dans *L'Herbier légendaire*, l'ange qui vient annoncer le printemps à Ève, « pauvre ange de bonté, tout frileux lui-même d'avoir quitté le Paradis, tout frissonnant de fouler de ses pieds blancs la boue mêlée à la neige fondue », est bien le frère des anges d'Elskamp, doux anges vulnérables « qui ont froid parmi les hirondelles »⁵. Jusque dans son grand âge, Marie Gevers aimait réciter un poème d'Elskamp inspiré par le tableau de Jean Fouquet du Musée d'Anvers, *La Vierge et l'enfant entourés d'anges* :

*Marie épandez vos cheveux :
voici rire les anges bleus*

¹ « Delft bleu », dans *Aegri Somnia* (M. ELSKAMP, *Œuvres complètes*. Paris, Seghers, 1967, p. 437 ; toutes les citations d'Elskamp renvoient à cette édition).

² « Bouddha », dans *Les Joies blondes*, p. 610 ; voir aussi p. 700.

³ « La Chanson de la rue St-Paul », p. 233.

⁴ M. GEVERS, *Le Voyage sur l'Escaut*. Tournai, Casterman, 1947.

⁵ « De soir », dans *Dominical*, p. 17.

*et dans vos bras Jésus qui bouge
avec ses pieds et ses mains rouges [...]
et passez au loin, les vaisseaux
sur la mer qui rit aux drapeaux [...]*¹.

Cette découverte de la peinture, commencée avec Verhaeren, puis avec un de ses cousins, Elskamp la lui a fait approfondir ; elle restera un des bonheurs de sa vie. Ainsi Marie Gevers pourra-t-elle écrire à propos de *L'Embarquement pour Cythère*, de Watteau : « De l'eau, des feuillages, des êtres jeunes, une barque, ajoutons-y les yeux, l'âme et le génie d'un peintre, et voilà une image qui crée la joie pendant des centaines d'années, à tous ceux qui la regardent »².

De couleur et de parfum

Les deux écrivains semblent transposer les nuances translucides des primitifs et la rutilance des baroques dans la gamme chromatique de leur poésie. Leur sens visuel est particulièrement développé, mais leur faculté de perception directe leur permet aussi un univers de saveurs, de parfums, de sonorités.

Le toucher, qui chez Elskamp privilégie les soies précieuses : « Ce sont soies et dorées, qui sont douces au doigt, / Comme chair des aimées, en son cœur que l'on choie [...] »³, est peut-être plus complet chez Marie Gevers, comme si ses mains de jardinière experte éprouvaient un contact particulier avec tout ce que la terre peut offrir. Chez elle, la sensualité est quasi originelle : les odeurs du printemps appellent l'amour ; la moiteur d'un orage prêt d'éclater exacerbe les passions ; la douceur d'un clair de lune fait se pencher deux têtes l'une vers l'autre. Plus complexe apparaît la sensualité chez Elskamp, tourmentée par le combat de l'âme et de la chair : « Je te salue mon âme, qui vêt robe blanche / Alors que mon cœur bat rouge du sang en moi »⁴. Dans la partie de l'œuvre écrite entre 1921 et 1924, où la figure féminine occupe une place importante, on retrouve la même dualité ; d'un côté, le rêve (« Maya l'illusion ») et la douceur : « Ce sont blondes agnelles [...] / Et dont la chair semonde / Comme clartés du ciel [...] »⁵. De l'autre, « la chair des femmes qu'on trouve dans les bars / Quand écéuré de tout, sur le tard on va boire »⁶, celles « qui disent feu,

¹ « On dit », dans *Enluminures*, p. 93.

² *Le Voyage sur l'Escaut*, op. cit.

³ « Soies », dans *Les Heures jaunes*, p. 701.

⁴ « In pace », dans *Les Heures jaunes*, p. 678.

⁵ « Les Blondes », dans *Les Heures jaunes*, p. 680.

⁶ « La Nuit », dans *Révisions*, p. 800.

qui jettent flammes » ¹, les Orientales, « la chair de poudre d'or parée » ², toutes « apportant le désir qui saigne au cœur des hommes / Avec vos yeux tout nuit par le Khol allongés » ³.

Harmonie des mots

Le bilinguisme était pour eux à la fois privilège et souci ; privilège de la richesse poétique et intellectuelle qu'il permettait, souci d'avoir à se forger un langage propre. Ainsi Marie Gevers a-t-elle toujours cherché la simplicité et l'exactitude du vocabulaire, et banni les abstractions : c'est sans doute cette discipline du style qui lui assure un ton personnel, alors même qu'une bonne part de son œuvre a le caractère d'une réflexion.

Elle est toujours restée en dehors des modes littéraires, ce qui n'est pas vrai de la première partie de l'œuvre d'Elskamp, qui présente de nombreuses traces du symbolisme : emprunts aux chansons populaires, style archaïsant et moyenâgeux. Mais l'influence s'arrête là ; la culture du poète et son extraordinaire curiosité intellectuelle lui confèrent une authenticité de style que vient confirmer la deuxième partie de son œuvre, moins marquée par les motifs symbolistes. La qualité sonore de ses vers lui importe particulièrement ; innovant avec ses vers impairs de 5, 7 et 9 syllabes, il trouvera ce qu'on appelle « la rime diminuée », dont Mallarmé soulignera la musicalité ; ses constructions complexes, répétitions, inversions, participes adjectivés, toutes les libertés qu'il prend avec la syntaxe le font éreinter par la critique de son temps et lui valent le reproche « d'écrire trop au Nord » ⁴. Or, pour être convaincu de sa parfaite connaissance de la langue, il suffit de parcourir son essai sur le Jeu de Loto, ouvrage dont Robert Guiette a pu écrire qu'il constituait « un livre d'une sûreté d'information et d'une maîtrise de pensée telles qu'on ne songe pas à en remarquer la pureté de la langue » ⁵.

En quête de valeurs

Dans le regard amical qu'Elskamp pose sur les gens modestes, Marie Gevers retrouve l'esprit de tolérance et le respect d'autrui dans lesquels elle a été élevée ; chez l'un et chez l'autre se lit la même affection, chaleureuse et solidaire, pour leurs personnages.

¹ « Le Bar », dans *Les Délectations moroses*, p. 307.

² « Chines fermées », dans *Remembrances*, p. 411.

³ « Celle qui danse », dans *Les Délectations moroses*, p. 322.

⁴ R. GUIETTE, « Références poétiques de Max Elskamp », dans *B.A.R.L.L.F.*, 1954.

⁵ R. GUIETTE, *Max Elskamp*. Paris, Seghers, 1955, p. 88.

Marie Gevers a, certes, une vision plus optimiste de la vie ; sa sérénité semble plus grande, et les souvenirs qu'elle puise à pleines mains dans son passé n'ont rien de nostalgique. Quand elle évoque ces derniers, c'est pour en extraire les richesses, non pour regretter les années écoulées. Ne cédant pas à l'angoisse métaphysique, elle accepte les règles de la vie et les lois du cosmos. Son plaisir d'écrire est constant, le lecteur le perçoit bien, et même lorsqu'elle devra affronter les nuits du chagrin, elle trouvera encore la force d'écrire : J'ai en moi « un fond heureux » qui n'est pas anéanti ¹.

Tout à l'encontre, Max Elskamp est une nature tourmentée. Son esprit constamment en quête d'absolu, ses recherches douloureuses pour découvrir l'ultime Vérité, ne lui ont accordé que quelques courtes périodes de grâce. Son œuvre abonde de « Joies qui sont éteintes, / Amours qui sont mortes », d'îles et de ports non touchés, « du bien rêvé qu'on sait perdu » ². Pourtant, d'abord sur la presse de son ami Henry Van de Velde, baptisée « L'alouette » et dont la devise chantait : « Tirelirant l'alouette / Tire à lire clair et net » ³, ce même « Pauvre homme de Flandre » a aussi imprimé des chansons d'aubes et de matins heureux :

*Joie que l'on prend parfois en soi,
Dans l'instant en une heure amie,
Et sans que l'on sache pourquoi
Elle est venue, et vous sourit* ⁴.

D'une tour près du fleuve « au milieu des oiseaux joie » ⁵, et d'un « hêtre de haut lignage » ⁶ que la nuit couronne d'un diadème d'étoiles, il reste dans notre patrimoine littéraire deux œuvres fécondes, moins diverses qu'il n'y paraît à première vue. La rencontre d'une jeune femme qui en était à ses premiers poèmes, et d'un vieillard qui bientôt versera dans l'égarement, a tissé entre elles un lien profond.

¹ *Vie et mort d'un étang*. Bruxelles, Jacques Antoine, 1974, p. 311.

² « En elles », dans *Chansons désabusées*, p. 207 ; « L'Abandon », dans *Maya*, p. 360.

³ P. DE SAEDELEER, *op. cit.*, Préface.

⁴ « La Joie », dans *Aegri somnia*, p. 426.

⁵ « Aux mains », dans *En symbole vers l'apostolat*, p. 75.

⁶ « Au gré des dieux de l'Olympe », dans M. GEVERS, *Paravérités*. Amiens, Sodi, 1968.